

Gisèle Fournier

Le dernier mot

roman

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication



DU MÊME AUTEUR

L'ORDRE SECRET DES CHOSES, nouvelles, HB Éditions,
1998

NON-DITS, roman, Éditions de Minuit, 2000 (Folio n° 4093)

MENTIR VRAI, roman, Mercure de France, 2003

PERTURBATIONS, roman, Mercure de France, 2004 (Folio
n° 4410)

CHANTIER, nouvelles, Mercure de France, 2006

RUPTURES, roman, Mercure de France, 2007, Prix Bibliomedia
Suisse 2008

LE DERNIER MOT

Gisèle Fournier

LE
DERNIER MOT

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

Des choses troubles émergent ça et là,
on les enfouit sous une feinte indifférence
mais elles prolifèrent dans l'ombre et le
jour vient où elles dévastent tout.

ROBERT PINGET

I

Jours remplis de cendres, sans que je
sache ce qui a brûlé en moi.

HENRI THOMAS

Elle regarde au loin. Très loin. Par-delà les montagnes. Elle ne voit rien. Peut-être n'a-t-elle plus de destin.

Cette nuit, comme tant d'autres, elle ne dormira pas. Elle écoute les infimes bruissements de l'obscur. Chuchotement des trembles dans le jardin voisin. Froissement des haies, au passage d'un chat ou d'une belette peut-être. Hululement d'une chouette.

Ses heures, dans cette maison, sont comptées. Elle s'approche de la fenêtre, touche le mur, le caresse. Ses lèvres s'ouvrent sur un murmure. Dans l'épaisseur de la nuit, on n'entend pas ce qu'elle dit. À peine comprend-on, peut-être, le mot « aime ».

« Aime » ?

Ce qu'il va falloir quitter. Ce qui l'abandonne déjà. Ce qui l'abandonnera chaque jour un peu plus désormais.

Quelle importance ? Pourquoi continuer à présent ? Ne rien faire. Lâcher prise. Tout doucement.

Il y a des papillons partout. Pas de ces aurores, de ces sphinx, de ces parnassiens, de toutes ces espèces dont elle a oublié le nom. Juste des bouts de papier qu'elle appose sur sa table de travail – travaille-t-elle encore ? –, sur le miroir de la salle de bains, les portes des placards. Tout marquer à présent. Et se demander, dix fois vingt fois par jour, ce qu'elle a négligé de noter.

Elle ne dort pas. Reste debout près de la fenêtre. Les phares des rares voitures trouent la nuit dans le virage. Éclairent le plafond. Ce plafond qui la préoccupe. L'ouvrier venu réparer le trou – chute de bois de ciment de plâtre elle ne sait plus –, l'ouvrier a dit, en contemplant l'ovale qui n'avait pas encore séché : j'espère que ça tiendra. Elle espère aussi. Lève les yeux. Inspecte le plafond. Il n'y a rien. Aucune trace. Pas même celle d'un raccord de peinture.

Tu dérailles.

Je sais. Comment l'admettre ?

La voisine a sonné hier matin. Celle qui déambule jusqu'à midi dans les rues du quartier – boucher, boulanger, marchand de journaux –, pas encore lavée ni coiffée. Un nouveau-né dans les bras. Sale. Joues barbouillées de... de quoi ? J'ai dit : je ne l'embrasse pas, si j'avais un rhume ou quoi. Elle : oui oui, vous avez raison, je voulais juste vous montrer comme il est mignon. Aujourd'hui, lorsque je l'ai rencontrée, j'ai demandé : comment va votre petit-fils ? Elle m'a regardée d'un air bizarre. Elle a dit : comment pourrais-je avoir un petit-fils dans la mesure où je n'ai pas d'enfant.

Tu dérapes.

Je sais. Que faire ?

Ils sont drôles, tout de même, ces gens. À m'observer, comme ça, dès que je sors. Pourtant, je suis comme tout le monde. Rien ne me distingue des autres. Une femme, vieillissante, certes, mais combien y en a-t-il ainsi ? Taille moyenne, cheveux ternes, couleur des yeux indécise, on ne sait si elle tire sur le vert ou le marron, rien de bien défini en somme, aucun signe particulier, si ce n'est celui des traits qui se creusent dans le miroir. Peut-être, après tout,

est-ce sur mon visage qu'ils se creusent. Rien de spécial donc, comme l'indiquait, d'ailleurs, ma carte d'identité. Alors, qu'ont-ils à me dévisager ainsi ? À ricaner ? Je vois bien que, lorsqu'ils sont ensemble, ils parlent de moi. Se moquent. J'ignore pourquoi. Ce trou dans le plafond. Je lève les yeux une nouvelle fois. Aucune trace. Rien. Pourtant, je sais. Je sens. Une présence.

Cette voiture qui s'est arrêtée, l'autre matin, pour me laisser passer quand j'étais plantée sur le bord du trottoir. Je n'ai pas aimé. On n'agit pas ainsi ici. J'ai regardé à travers le pare-brise. Je n'ai rien vu. Peut-être du fait d'un rayon de soleil. D'un faux jour. Un homme ? Une femme ? Peu importe. Cette présence. Là. Encore. Cette voiture, qui a stoppé pour me laisser traverser cette rue dans laquelle les automobilistes ne s'arrêtent jamais. Pas même à un passage piéton. Soudain... je ne suis plus très sûre. Peut-être, après tout, était-ce la nuit, dans la lumière des réverbères et des feux de signalisation.

Elle, ouverte à tous vents. Se demandant où sont ses limites, ses contours. Le sol oscille sous ses pieds. Vacille. Elle regarde le plancher. Il ne bouge pas. Pourtant, elle, elle tangue.

À la dérive.

Je sais. Et alors ?

Alors, elle marche. Dans le salon, autour de la table basse, des fauteuils, du canapé. Elle observe, s'approchant du mur, une reproduction d'un tableau de Staël. Terre crevassée, saturée, calcinée. Et, le serpent, s'il se cachait là ? Entre les replis, les anfractuosités de ce sol lézardé ? Elle scrute. Ne voit rien. Peut-être parce qu'il n'y est pas. Peut-être parce qu'il est en elle.

Elle marche. Passe dans la chambre. Arpente la travée entre le lit et la commode. Retourne dans le salon. Entre dans le bureau. Revient dans la chambre. Le mouvement. Surtout, qu'il ne cesse pas. S'il cesse, tout s'arrêtera. Elle mourra.

Elle a peur. Peur de la peur, peut-être.

Ces tremblements, le matin.

Ces décrochements. Ces choses – chaises, table, baignoire, lavabo –, tout ce qui lui saute à la figure.

Peut-être est-ce en elle que ça remue. Zones d'ombre. Confusion. Un soir, le sol a bougé. Une de ses jambes, la droite croisée sur l'autre, ou bien l'inverse, une de ses jambes s'est brusquement agitée. Mouvements brefs, saccadés, incontrôlés.

Léger glissement du fauteuil sur le parquet. Tremblement de terre ? Tumulte interne ?

Je coule. Je sais. Que faire ?

Elle se souvient de l'enfant qui crie dans la nuit. Devant la fenêtre ouverte. Pas d'autre bruit. Rien que le cri de cet enfant dans la nuit. Rien que ce cri. Peut-être y avait-il un rai de lune. Ou la lueur des étoiles. Elle n'est pas sûre des étoiles. Ni du rayon de lune.

Ce qu'elle sait, à présent – mais, sûrement, l'a-t-elle su à l'instant même –, c'est que, cette nuit-là, un enfant est mort. Pourtant, en elle, il existe toujours. Quémendeur. Il est là. Il interroge. Il attend. Il n'a pas compris que les jeux sont faits depuis longtemps.

Flottement.

Apprendre. Apprendre, comme les vieilles gens, comme les malades, à marcher lentement, à s'appuyer aux murs, à longer les meubles et les frôler d'une main incertaine mais discrète. À mesurer ses pas. À se cramponner aux rampes.

Peut-être juste laisser aller les choses, sans savoir vraiment ce qu'elles sont, ni où elles vont. Laisser aller. Continuer.

Continuer... vers quoi ? Elle se rappelle cet oiseau sur le rebord d'une fenêtre. Yeux opaques, exorbités. Corps sûrement rigide. Venu là pour mourir ? Ou bien s'étant cogné contre la vitre ? Mauvais présage. Ne pas toucher. Juste aller chercher le balai. Et pousser. Il tomberait sur la pelouse. Les chats, ou autres, s'en occuperaient.

Comme ce mort. À peine l'a-t-elle pensé, ce « comme », qu'elle se demande ce qu'il signifie. C'était dans une allée. Elle ne sait plus laquelle. Tous ces lieux où elle a vécu. Elle revoit seulement ce chariot tiré – poussé ? –, comment dire quand l'un est devant l'autre derrière une forme recouverte d'un drap blanc ou d'une couverture, non, pas une couverture, pourquoi mettrait-on une couverture sur un mort qui ne sent rien ne pense plus rien, sur du néant, un corps vide un corps mort, c'était bien de cela qu'il s'agissait, cette forme inerte qui gisait là, sous ce linceul blanc, elle s'interrogeait : pourquoi, à quel âge, comment. Mais, peut-être, ne désirait-elle pas savoir. Juste ces deux formes blanches qui poussaient tiraient. Et ce drap blanc.

Et le visage de la mort, le corps de la mort, aperçus dans la travée du car. Ce car qui gravisait une côte. Sous la chaleur. Les mouches les

frelons les guêpes entraient par les vitres ouvertes. Espagne ? Italie ? Sud de la France ? Les roues crissaient sur le gravier. Dérapaient parfois sur l'herbe brûlée des bas-côtés. Et lui, la mort, qui, soudain, a remonté l'allée entre les deux rangées de sièges, dans l'odeur de thym, de romarin, d'autres senteurs qu'elle connaissait mais ne pouvait nommer, épiceas peut-être, lavande, sauge, chèvrefeuille, cet homme en noir, sa tête ronde, démesurée par rapport au reste de son corps. Que venait faire la mort au milieu des amandiers, des abricotiers, des figuiers ? Un rêve, peut-être.

Un rêve aussi, lorsqu'elle se regarde dans la glace. Traits tirés. Figés. Lèvres fripées joues froissées. Ce n'est pas elle qu'elle voit. Qui, alors ?

Sa mère ? Elle s'était pourtant dit, enfant, qu'elle n'aurait jamais ses cernes, ses poches, ses joues tombantes, tout ce qui trahissait la lassitude et l'ennui de sa vie. Son désir d'en finir, peut-être.

Peau vieillie. Plissée. Certes. Mais elle se souvient de ces anciennes photos. Truquées. Rides effacées. Joues et paupières lisses sur le papier. Peut-être le photographe avait-il voulu lui faire plaisir. Elle ne se reconnaissait pas. Elle avait déchiré les clichés et les avait jetés. Là, non plus, ce n'est pas moi. Qui, alors ?

Un matin, comme tous les matins, elle s'était regardée dans le miroir de la salle de bains. Mais, ce jour-là, elle ne s'était pas vue. Elle avait essuyé la glace comme pour en chasser la buée, mais non, rien, aucun reflet, pas le moindre contour la moindre trace de son cou de son visage. Elle s'était agrippée au lavabo puis s'était laissée tomber sur le rebord de la baignoire.

Traque de l'insaisissable.

Se délivrer de soi. Sans se perdre pour autant.
Sans s'effondrer.

Que faire ? Comment faire ?

Hier soir, j'ai brûlé mes papiers d'identité. Ainsi, plus personne ne saura qui je suis. Qui j'ai été.

Dans la lueur des phares, il lui semble voir, sur le mur blanc, une marque rouge. Comme un filet de sang. Non. Ce n'est pas là que c'est arrivé. Pas dans cette maison, dans aucune autre d'ailleurs. Pas dans un appartement non plus. Sur une terrasse, à un étage élevé. Donc, pas de traces sur un mur, quel qu'il soit, mais des taches dans l'allée qui longeait l'immeuble, reliant la route à la porte cochère, taches qui, à présent,

devaient être invisibles, décapées nettoyées rincées par la pluie, usées par les pas des voisins d'abord bouleversés, puis s'interrogeant, ne parlant qu'à demi-mot devant les enfants de ce qu'ils imaginaient pouvoir s'être passé, attendant pour l'évoquer – « clairement » ne serait pas nécessairement le mot le mieux adapté –, attendant, donc, le moment le plus approprié, l'isolement de la chambre, la moiteur des draps, pour se murmurer des phrases auxquelles ces enfants, de l'autre côté de la cloison, prêtaient forcément l'oreille sans rien comprendre des paroles qui s'échangeaient mais qui, dans ces chuchotements, pressentant un mystère, refusaient de fermer les yeux, de s'endormir, et ricanaient entre eux sans savoir pourquoi, tous ces voisins, donc, qui discutaient sur le pas d'une porte, dans le hall, au pied de l'ascenseur, de ce qu'ils avaient vu ou entendu, cru voir ou entendre ce jour-là, un bourdonnement qui s'éteignait sur un signe de tête ou un regard oblique de celui, ou celle, qui me voyait arriver, alors la conversation reprenait, bien audible cette fois, le temps, les fleurs, le jardinier qui n'en fichait pas lourd, d'ailleurs, regardez, toutes ces mauvaises herbes qui tuent les parterres, ce chiendent, ces chardons, l'un ou l'autre qui renchérisait, oui et ces orties, ces trèfles blancs, j'avais beau scruter les plates-bandes, je ne voyais ni orties ni chiendent ni chardons, rien de ce qui aurait pu étouffer les fleurs aux cou-

destruction ou d'absorption d'un individu ou d'un groupe par un autre. »

Peut-être ton orthographe était-elle flottante pour les mots que tu écrivais rarement...

Jamais je ne saurai avec certitude quel est le dernier mot que tu as commencé à tracer...

Mais, quoi qu'il en soit... jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

Toi, perdue dans ta détresse, moi dans la mienne. On n'a jamais pu se rencontrer. Toi, la mère dévorante ; moi, l'enfant qui voulait exister. Nos chemins ne pouvaient que diverger. Avec, longtemps, pour moi, le désir que cela aurait pu être différent. Puis, la réalité de ce qui a été, que j'ai fini par accepter.

Il se faisait tard. Je commençais à avoir froid, immobile entre ces murs glacés. La neige continuait à tomber. Je reviendrais plus tard vider les armoires, le grenier, avant de mettre en vente cette maison que tu m'avais léguée.

Je ne voulais plus rien de toi. Plus rien.

J'ai tiré les volets, coupé l'électricité, fermé la porte. Je ne me suis pas retournée.

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 26 mai 2010.
Dépôt légal : mai 2010.
Numéro d'imprimeur : 76457.*

ISBN : 978-2-7152-3132-0 / Imprimé en France

176818